

Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: - (1941)

Heft: 4-5

Artikel: Les villes du Tessin

Autor: Jacometti, Nesto

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-779851>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES VILLES *du* TESSIN

Par Nello Jacometti

En dansant la rumba, le train dévale des hauts plateaux de la vallée: la montagne crépue, abrupte, sauvage, dégringole des deux côtés: rocs et murailles, forêts et broussailles, la chute écumante des «Wasserfall». Le bébé Tessin roule au fond des abîmes, en vagissant d'une voix gaillarde.

Plus bas, la Léventine s'ouvre en éventail: Ambri-Piotta... la montagne s'éloigne... Faido: une carrière arrache la base d'un mamelon... une route boisée, une ferme, des bastides aux murs crépis... Biasca: un bourg cossu avec un clocher tout blanc... Les champs sont débout: les épis se dandinent sur leurs tiges flexibles: un lac vert miroite dans les vagues blondes de la moisson, derrière l'allée des peupliers blancs. Sur les prés se vautrent les familles ventruées des courges et des potirons.

Calme, fastueux, élégant, tel un seigneur des fables, le fleuve descend dans le murmure des brises, charriant les truites, les rêves et les fleurs des lointains sommets.

Bellinzone dresse ses remparts et ses barbacanes, ses tours et ses donjons dans le mirage d'un ciel transalpin. Son visage est grave et sévère, comme il sied à une vraie capitale qui a une histoire derrière son dos.

C'est une cité de fiers citoyens en uniformes: soldats en gris-vert et cheminots en bleu, professeurs et députés au «Gran Consiglio», tous en redingote, ouvriers en salopettes et, sous la casquette verte, la jeunesse estudiantine et son insouciance gaîté.

Les routes sont larges, les maisons trapues et les balcons sculptés. Les gazons sont verts, les monuments sérieux et les jardinets fleuris. Il y a des ruelles minces et tordues comme des boyaux qui coulent en de petites places charmantes où le pavé ondule, telle cette «Piazza Nasetto», un triangle scalène, avec les vieilles arcades des «portici» qui moutonnent des deux côtés.

Il y a d'anciennes ferronneries (grillages, balcons) qui ajoutent des austères façades et un coq rouillé, parfois, qui s'accroche de biais à une enseigne et fait le beau devant l'éternité.

Il y a des restaurants très réputés, où un chef obèse, trilingue et de blanc mitré, vous sert des mets exquis et des crus en corbeille agrémentés de son plus émouvant sourire.

Il y a, aux alentours de la ville, les «grotti» creusés dans le roc de la colline, où les gourmets se rendent, les jours de fête, goûter la tomme et le jambon de «Mesolcina», cependant que la progéniture saute, galope et piroquette sur la terre en friche, au son cordial de l'orgue de Barbarie. Bellinzone, le fief du vin tessinois: Daro, Carasso, Gudo, Cugnasco... des vignes et des vignes, pergolas, ceps et treillis, la fanfare des verts de gris. La grappe est lourde à fin septembre, le raisin tout bleu.

Le «nostranello» a du cœur et du mordant aussi, mais il faut le boire sur place, si on veut chanter...

Magni nominis umbra.

Locarno, république édénique, conquête immense, amphithéâtre verdoyant descendant à doux gradins vers la plus belle arène que Dieu ait fait.

C'est un méli-mélo de légumes fantasques et de luxuriantes végétations sub-tropicales: ça pousse partout: le long des rives du lac Verbano, ça pousse partout: dans les jardins et dans les parcs, sur l'allège des fenêtres et dans l'embrasure des portes, à la boutonnière des hommes, dans la chevelure des femmes et tout s'épanouit en un crescendo mirifique de couleurs et de parfums, lorsqu'on monte vers la colline qui s'incline, couchée sur son flanc, comme une belle dormeuse surprise par le printemps.

Herboristes, fleuristes, horticulteurs, végétariens, poètes et botanistes

se baladent nombreux sur ces terres bénies, où tout croît et tout jaillit: la pastèque, la mangue et l'ananas, comme au Mexique, le camélia de la vieille Chine, la tulipe et l'hortensia des Pays-Bas, le palmier d'Algérie et le bananier marocain, le cactus et le figuier des Indes et tour à tour, naissant, fleurissant, mourant au gré des saisons intermittentes: les orangers et les mimosas, les glycines et les magnolias, les capitules, les roses et les pervenches, la garance et la giroflée, l'acacia, le fenouil et la callicante... et à l'ombre des sous-bois: le champignon, la violette et la fraise sauvage... et toute une race de plantes et d'arbres aux poétiques ramures, dont les feuilles, les fleurs, les chatons, les baies, les grappes et les capsules font les délices des savants herbivores et romanesques. En mai, le coucou arrive pour confier sa famille à la verte maison et pour donner le «là» à la chanson.

Maisonnets roses et blanches villas, chalets, fontaines, terrasses, ruisseaux. Les autochtones parlent trois langues et font des discours en patois et les étrangers ont la bouche toute ronde à force de dire: «C'est magnifique!» Il ne faut pas oublier le château de Locarno avec ses murailles de gros blocs et ses donjons crépis de mystère, orgueil de la cité. Il ne faut pas non plus oublier la «Piazza Grande» avec ses beaux «portici» aux fines colonnes, ni le maire très élégant, poète à ses heures perdues, ni «la Madonna del Sasso», très belle vue d'en bas, ni le débarcadère d'Ascona, une peinture de maître figée dans les reflets bleus...

La tendre Lugano, cité de rêve et de féerie, gît au bas de la colline, au pied de ses grasses montagnes, qui veillent à la ronde et qui gardent la ville, les bons géants, contre le brouillard, le gel, les vents. Une symphonie de chaudes tonalités s'ouvre en éventail escaladant les gradins de l'ample amphithéâtre.

Tout chatoie, tout verdoie, tout rougeoie: des grands pans de vert de gris, les vignes et de l'or pur, la blonde moisson: le vieux cuivre roux des bouquetaux et des broussailles, la bleue chanson des sapinières: les mélodies s'enlacent aux mélodies:

Ça et là, entre les touffes, les houppes et les houpettes des verdoyantes végétations, éclatent les notes sonores et les appels pimentés: ce sont des serres multicolores, des mosaïques de fleurs, les cubes bariolés des villas, les polyèdres trapus des fermes et des chaumières dont les pergolas et les balcons se parent de guirlandes de maïs et de festons de feuilles de tabac qui sèchent en brunissant.

Les flots colorés s'écoulent sur les toits de la ville qui somnole dans son bonheur et sur le miroir rayonnant du lac qui, à son tour, relance des échos vibrants comme des vivats, des gerbes et des corolles de reflets tendrement nuancés.

La ville descend cahin-caha du haut de la colline en un pittoresque chaos de façades claires, de persiennes éclatantes, de toitures rouges et de toitures noires, de terrasses et de balcons, d'arbres et de jardinets et s'arrête parfois, comme pour reprendre haleine, sur une esplanade ou une plate-forme que la nature et les saisons ont recouverte d'un tapis soyeux et bariolé, ou encore sur une de ces places toutes rondes aux dalles usées au centre de laquelle une fontaine antique gazouille et ronronne.

Les orgueilleuses théories des Grands Hôtels cosmopolites se dressent sur les rives du Ceresio; les parterres et les gazons gisent à leur pied, pêle-mêle, comme des fourrures de prix.

Et le soir, au crépuscule, quand les gouttes mélodieuses de l'Angelus pleuvent sur la prière des vignerons, le soleil se couche en claironnant son hymne radieux et sur les toboggans de l'apothéose les Princes de la Renaissance descendent suivis de mirifiques cortèges de lansquenets, de lutins et de pages... les fées s'inclinent sur leur passage.